LA COMPLAINTE DE IANN MAREK.

ARGUMENT.

On sera peut-être surpris de trouver dans un recueil de chants populaires, où il en est d'antérieurs au xe siècle, une ballade composée par un poëte qui vit encore et sur un événement contemporain. Cependant, nous n'hésitons pas à la publier, quand ce ne serait que comme un témoignage de la persistance du génie poétique en Bretagne.

La pièce est l'œuvre de Loïz Guivar, ce paysan dont nous avons parlé dans l'introduction de notre recueil. Selon la coutume des poëtes populaires, il a décrit l'événement avec la plus rigoureuse exactitude; pas un mot qui ne soit vrai, pas un propos qui n'ait été tenu, pas une circonstance ajoutée; nous en avons acquis la certitude en consultant plusieurs des acteurs du drame: l'auteur n'a eu d'autre mérite que celui de bien choisir les scènes et de les versifier. Nous avons précédemment tiré de la méthode qu'il suit ici, un argument par

induction sur la manière dont composaient nos anciens chanteurs populaires, nous n'y reviendrons pas; mais, avant d'entrer en matière, nous croyons devoir demander grâce pour certaines grossièretés de sa ballade, qui ne manqueront pas de blesser le sens délicat des personnes peu accoutumées à ce genre de poésie. Le poëte, s'il en était besoin, trouverait une excuse dans l'intention même de son œuvre. Il avait une haute leçon de morale à donner, il l'a fait de la manière la plus propre à frapper son rustique auditoire, et cela en suivant le cours naturel des événements, et sans avoir besoin de sortir, soit du cercle de ses idées habituelles, soit de la stricte vérité. Il attire d'abord la foule, il la captive par des plaisanteries grossières, puis, lorsqu'il la tient en son pouvoir, il prend par degrés un ton sérieux et finit par l'écraser sous le poids d'une religieuse terreur. S'il y a de l'art en cela, le barde en sabots ne s'en est pas douté. Voici le fait qui a donné lieu à la ballade.

Un vieillard nommé Iann Marek, très enclin à l'ivrognerie, après avoir passé la nuit à boire, vint le matin travailler au champ. Plaisanté par ses camarades dont son état d'ivresse excitait les lazzis, et d'ailleurs incapable de prendre part à leurs travaux, il quitta bientôt son ouvrage. Mais en revenant chez lui, s'étant, à ce qu'il paraît, arrêté pour se reposer, en traversant un bois, il fut frappé d'apoplexie foudroyante. Sa femme et ses enfants ne le voyant pas reparaître, crurent qu'il était allé chercher de l'ouvrage hors de la paroisse, et ne s'inquiétaient pas de ce qu'il était devenu, quand deux jeunes gens, d'un village voisin, qui passaient par le bois, un mois après l'événement, trouvèrent le corps du malheureux vieillard à demi

dévoré des loups. Sa mort fut regardée par le peuple comme une punition du ciel, le clergé lui refusa la sépulture ecclésiastique, et le chanteur Loïz Kam en fit le sujet de la complainte qu'on va lire.

XXXII

GWERZ IANN MAREK.

(Les Korné-izel.)

Klévet, Brétoned, mé-ho ped
Eur reuz zo névé erruet ;

Zo erruet ga Iann Marek
Parrez Nizon , tro Nédelek.

I

Troc'ho monted , ar mintin-zé ,
Tal ar maner, enn park névé :

— Iann Marek pélec'h em hoc'h bet ,
Pa zigwéet ken diwéed?

Pélec'h hoc'h-hu bet nouz ez-mé ,
Da évo sistr dous , enn giz-zé?

XXXII

COMPLAINTE D'IANN MAREK.

(Dialecte de Basse-Cornouaille.)

Écoutez, Bretons, je vous prie : c'est un malheur qui vient d'arriver ;

Il est arrivé à Iann Marek, dans la paroisse de Nizon, vers le temps de Noël.

I

Nous défrichions, ce matin-là, près du manoir, le champ neuf :

— Iann Marek, où êtes-vous allé que vous arrivez si tard?

— Où êtes-vous allé cette nuit, boire du cidre doux, comme cela?

— Tankerru ! bet onn nouzez-mé,
Lec'h neuz groet Dou ma mad d'i-mé,

Nag eunan all a laré d'han :
— But em hoc'h eunn tammik méo Iann.

— But em euz évet eur poudad ;
Tankerru ! hen-nez a oa mad ;

Evel gwin-ar-tan ann gwellon,
Hag en deuz groet vad d'am c'halon. —

M'hoc'h ont kuit, a laré Loïz-kam,
M'hoc'h ont kuit Iann baour, iaouank-flamm! —

Kaer en défa sével hé mar,
Stoké hé benn gad ann douar.

— Pétra rinn ken da jomm ama,
Mé ia da glask eunn tamm bara. —

Ha hen laré benn gad-ann hent,
Mont d'ann ger laré tré hé zent :

— Ar sistr douz-zé a oa ken mad !
M'em-béfé évet dek poudad !

— Feu et flamme ! ! j'ai passé cette nuit où Dieu l'a voulu pour mon bien ! —

Et un autre lui disait : — Vous êtes un peu ivre, Iann !

— Il est vrai que j'ai bu un pot de cidre, feu et flamme ! c'est celui-là qui était bon !

Comme du meilleur vin-de-feu (eau-de-vie); et qui m'a fait grand bien au cœur !

— Vous vous en allez, lui disait Loïz-Kam, vous vous en allez, pauvre Iann, vous si jeune encore !—

Il avait beau lever sa houe, toujours sa tête retombait.

— Que me sert de rester ici plus longtemps ! je m'en vais prendre quelque nourriture. —

Et il disait en cheminant ; en s'en allant chez lui, il murmurait entre ses dents :

— Ce cidre doux était si bon, j'en aurais bu dix pots !

[1] Jurement habituel du vieillard.

II

— Né ket digwet ho tad enn ger?
— Né ket digwet; oet da Gemper;

Da Gémper pé trések Alger,
Han laré 'n défa c'hoant ober. —

Pídèr zun a oa tréménet,
Né oa ket c'hoaz enn ger digwet;

Oa ket bet d'ann ger Iann Marek.
Ken a teué dé Nédélek.

Dé Nédélek, tro 'nn aberdé
Teu d'ann ti potred Sant-Vodé.

— Iec'hed-mad d'hoc'h tud ann ti-mé,
Peuz lien da werzo dré-mé?

— Neuz tamm mui da werzo amé;
Gwerzet ma bet enn blavez-mé, —

Ha hé é-mez deuz a lonc'h-dall,
Ha hé d'ann ger enn eur vragal.

Pé oant o font tré barz ar c'hoad:
— Sell ta touez ann erc'h roudou 'r c'had!

II

— Votre père n'est pas de retour?

— Il n'est pas de retour ; il sera parti pour Kemper;

Pour Kemper ou pour Alger, il disait qu'il en avait envie. —

Quatre semaines s'étaient écoulées, et il n'était pas encore de retour chez lui;

Iann Marek n'avait pas reparu chez lui, quand arriva le jour de Noël.

Le jour de Noël, vers le soir, vinrent à la chaumière des jeunes gens du village de Saint-Modé.

— Bonne santé, gens du logis, vous avez de la toile à vendre ici?

— Il n'y en a plus à vendre ici ; elle a été toute vendue cette année. —

Et ils sortirent de la chaumière, et s'en revinrent en jouant.

Arrivés à l'entrée du bois :

— Regarde donc! des traces de lièvre parmi la neige!

— Roudou 'r c'had ré-zé né m-ánt ket ;
Roudou 'l louarn ne larann ket.

Ha hé mont da heul ar roudaou :
— Chétu aman eunn tokkouz taou !

Ha hen gwenn-kan gad ar réo ;
Tok lann Marek a gredann éo.

— Na dok ho tad hé-man Loranz ?
— Tok ma sad ma ket 'nn han, me c'hanz.—

Ha hé d'ar c'hoad enn dro ho daou,
Ken défant kavet eur bragaou ;

Eur bragou pelloc'h, kreiz ar choad,
Ha han roget hag out-han gwad :

— Hé vragou, ré-men, hag hé dok ! —
Ha Loiz Pilorsin lammé rog.

Hag eur vrangouz, o goagat,
E beg eur wenn, é korn ar c'hoad,

Ha Loiz da ioual spontet-tré :
— Ma Doué ! chétu ma amé ! —

— Ce ne sont point les traces d'un lièvre; les traces d'un renard, je ne dis pas.

Et ils suivirent les traces :
— Voici toujours un vieux chapeau !

Il est blanchi par la gelée ; je crois que c'est le chapeau de Iann Marek.

— Est-ce là le chapeau de votre père, Lorans?
— Le chapeau de mon père? non, en vérité ! —

Et ils revinrent au bois tous deux, et ils trouvèrent des braies ;

Des braies, plus loin, au milieu des bois, toutes déchirées et tachées de sang :

— Ce sont ses braies! c'était bien son chapeau ! —
Et Loïz Pilorsin courait devant.

Or, un vieux corbeau croassait, au haut d'un arbre, au coin du bois,

Et tout à coup Loïz pousse un cri d'épouvante :
— Mon Dieu ! le voilà !—

III

Touez ann erc'h a oa Iann Marek,
Ha han kouet éno war hé vek;

Hé zaou zorn é pleg ar hé-benn,
Ar hé zaoulagad hé vléo gwenn.

Debret hé c'houf, hag hé ziou-vron,
Gad ann bleizi, rez hé c'halon;

Némed hé dal n'en doa damant,
Abalamour d'ar vadiant.

Tan oa bet er c'hoad pad ann nouz,
Enn hé c'hichen hé groégik kouz,

Ar hé daoulin, enn eur wélo,
Hag hé vugalé tro-war-dro.

Bet oant d'hé ziwal hed ann nouz
Hag ar maer Nizon intronouz.

Hag ar c'hleuier évit hé c'hlask,
Gad eunn penn-kézek hag eunn arc'h.

Hag hé zigasez d'ar véred,
Heb son 'r c'hléier na bélek 'bed,

Heb son 'r c'hléier na bélek 'bed,
Neb na groaz, na dour benniget,

III

Iann Marek était couché dans la neige, la face contre terre;

Ses deux mains étaient jointes sur sa tête, ses cheveux gris épars sur ses yeux.

Son ventre et sa poitrine, jusqu'au creux de son cœur, avaient été dévorés par les loups;

Son front seul avait été respecté par la vertu du baptême.

Il y eut un feu allumé dans le bois, pendant toute la nuit; sa pauvre vieille femme se tenait auprès,

Sur ses deux genoux, pleurant; et ses enfants tout autour.

Ils passèrent la nuit à le garder, et le maire de Nizon arriva le lendemain matin;

Et le fossoyeur vint le chercher avec un cheval et une châsse.

Et il le porta au cimetière, sans son de cloche, et sans prêtre,

Sans son de cloche et sans prêtre, et sans croix, et sans eau bénite,

Hag hé dolez barz ann toull ien,
Hag hé dok gat-han war hé fenn.

Loiz Guivar, Loiz-kam lezanvet.
En déveuz ar werz-man savet ;

En déveuz savet ar werz-man,
'Nn eur gentel vad da bep unan.

Et il le jeta dans le trou froid, le chapeau sur la tête.

Loïz Guivar, surnommé Loiz-Kam (le boiteux) a composé ce chant,

A composé ce chant, en bonne leçon pour chacun.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Après avoir étudié dans cette ballade la manière dont composent les poëtes populaires Bretons, il sera curieux de voir, dans quelques années, quelles altérations aura subies et quels développements aura éprouvés l'œuvre du chanteur, en passant de bouche en bouche. Déjà l'histoire de Iann Marek est enveloppée de merveilleux nuages. Sa femme l'a entendu gémir, au milieu d'une nuit d'orage, à la porte de sa chaumière. Une jeune fille en revenant le soir, avec sa vache, l'a vu, à travers le feuillage, assis sur l'herbe, le dos tourné; de temps en temps il joignait ses deux mains sur sa tête, comme un homme au désespoir, et s'écriait d'une voix déchirante : « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! » Enfin on voit trembler, la nuit, une petite lumière au lieu où il est mort. Mais sans doute le génie poétique du peuple ne se contentera pas de cela; il ajoutera à la ballade des strophes de sa façon; il dira comment le bâton et les sabots du vieillard sont restés au bord du champ où il travaillait, et comment les voleurs redoutaient d'y toucher; comment tout le monde craignait de passer près du bois lorsque le soleil était couché, et comment les propriétaires de ce bois n'osaient plus en ratisser les feuilles, de peur de ratisser les os du malheureux vieillard, traits plus ou moins poétiques que le chanteur primitif a négligés, n'ayant d'autre but que de donner au peuple des campagnes une leçon de morale.